

Voisins de campagne : Henry Seymour et M^{me} du Barry.

En octobre 1776, le comte de Maurepas, premier ministre de Louis XVI, obtint la grâce de M^{me} du Barry. La jeune femme, exilée à Saint-Vrain au lendemain de la mort du feu Roi, recouvrait enfin liberté entière; Marie-Antoinette jugeant la peine suffisante, fit taire son ressentiment. M^{me} du Barry, par sa tenue et sa soumission, désarmait ses ennemis. La comtesse obtint de conserver ses bijoux, le revenu des baraques de Nantes, des rentes sur l'Hôtel de Ville, enfin l'usufruit du domaine de Louveciennes dont elle allait faire bientôt son séjour favori. Elle s'était ménagé là une retraite calme et sûre; elle décourageait par sa prudence les chroniqueurs libertins et tous les amateurs d'anecdotes scandaleuses qui déjà se détournaient d'elle pour répandre sur la reine les plus atroces calomnies.

M^{me} du Barry avait trente-quatre ans à peine, les cheveux blonds, le teint d'une blancheur idéale, les yeux bleus, des traits charmants qu'avivaient la douceur spirituelle du regard, un air de jeunesse insouciant et frivole... Sa retraite à Louveciennes ne fut point austère, mais elle mettait tant de discrétion et de tact dans ses moindres démarches qu'elle désarmait la médisance. Au reste la campagne ravissante, le pavillon meublé avec un luxe délicat, le château lui-même rempli d'œuvres d'art choisies avec goût émerveillent les visiteurs. M^{me} du Barry, toujours vêtue de percale blanche ou de mousseline, quelque temps qu'il fit, se promenait dans son parc ou dans le village accompagnée de Chon, sa belle-sœur, ou d'une femme de chambre, et répandait les aumônes; elle consolait les malheureux, faisait distribuer aux pauvres et aux vieillards des vêtements, des remèdes, ses mains jouaient avec les boucles des enfants... Et tous de bénir la bonne dame, leur bienfaitrice... Par les grilles on apercevait la comtesse

jouant avec ses bêtes sur les pelouses; le gracieux spectacle de la jeune femme courant derrière les singes, le petit nègre au chapeau enrubanné amusaient les villageois et leurs enfants, ses protégés, qu'elle comblait de sucreries.

Au mois de mai 1777, la comtesse du Barry reçut une visite inattendue. Joseph II, frère de Marie-Antoinette, voyageait en France sous le nom de Comte de Falkenstein. Il voulut connaître le séjour de l'ancienne favorite. Le 14 mai, prétextant une promenade à Marly, il fut à Louveciennes à une heure où il savait rencontrer la dame. M^{me} du Barry fit les honneurs du château, puis l'Empereur, charmé des grâces de la maîtresse de maison, demanda la permission de visiter le pavillon, et offrit son bras. La Comtesse, confuse d'un tel honneur, hésitait. Mais Joseph II ajouta galamment : « Ne faites point de difficulté, Madame, la beauté est toujours reine... ». Et ils continuèrent à converser d'un ton badin en suivant les allées du parc. Le frère de Marie-Antoinette, qui avait entendu tant de médisance et de calomnie sur le compte de la favorite, s'étonnait des grâces et de la distinction de sa parole, de son esprit d'à propos, de sa bonté, de son intelligence, de ses manières pleines de simplicité et de naturel; comme tous ceux qui approchaient la comtesse, il était pris par le charme.

Du petit château, construit par l'ingénieur de Ville, chargé de la surveillance de la Machine au temps du Grand Roi, et qu'habitait M^{me} du Barry, les deux promeneurs se dirigèrent vers la terrasse dominant la Seine presque à pic et le pavillon de musique et de fête, que Ledoux avait édifié sur cette assise de pierre. L'hôte admira les lignes harmonieuses du pavillon dont M^{me} du Barry lui montra les richesses intérieures. Peintres, sculpteurs, ferronniers avaient rivalisé pour faire de l'ensemble un chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût. Du perron, sous un portique de colonnes ioniques, on pénétrait dans le vaste vestibule servant de salle à manger et de là dans les salons. Au fronton, cachant la coupole intérieure, des enfants en cercle jouent avec un bouc parmi des jetées de roses. « Les murs de la salle à manger étaient revêtus de marbre gris; des pilastres, au chapiteau corinthien de bronze et d'or, encadraient les larges panneaux de glace et coupaient la frise de jeux d'enfants qui couraient autour d'un plafond de Boucher. Sous les caissons dorés s'accolaient les armes des Du Barry et de Jeanne de Vaubernier : en dessus de porte, le portrait de Louis XV la poitrine barrée du cordon bleu. » ... Pour la favorite, Gouthière le ferronnier avait conçu de purs chefs-d'œuvre. Il montrait ses dessins

à la comtesse, qui s'amusait à les retoucher, à critiquer encore les divers modèles en cire, les moulages de plâtre et de sable; frise, myrte, serrures en rais de cœur, demi-lustres en bronze et cristal sur les glaces, flambeaux d'or tenus par quatre femmes, qu'e Pajou et Lecomte avaient sculptés dans le marbre.

De la salle à manger les visiteurs passèrent dans le salon carré qui se transformait aisément en salle de spectacle. Sous les Gobelins de haute lisse, douze fauteuils tendaient leurs bras recouverts de soie jaune, et par les larges baies ouvertes sur la campagne, l'Empereur suivait des yeux la longue perspective de la terrasse de Saint-Germain et le fleuve disparaissant en son dernier repli. Accoudé au balcon, souvent Louis XV avait rêvé à cette place, quand, au retour de la chasse, il accourait vers sa maîtresse pour distraire son ennui. Alors il écoutait se prolonger dans la vallée les derniers appels des trompes; et dans le trouble de l'heure crépusculaire, l'âme en émoi, il cachait sur le sein de la jeune femme sa tête enfiévrée par le remords... Quand ils s'éveillaient, les violons dans la pièce voisine accordaient leurs instruments pour distraire les hôtes du souper. Autour de Louis XV, toujours songeur, et de son amie, en robe de satin blanc, Moreau le Jeune a dessiné les visages des intimes de la favorite : Richelieu intelligent, sarcastique et dépravé, le galant d'Aiguillon, Chauvelin, Maupeou, et le jeune Adolphe du Barry, dont les yeux ne quittent pas le visage de la Comtesse, sa tante... il l'adore en secret... Zamor rit de ses dents blanches, Mirza la levrette court sous la table, laquais et gardes-suisses, parements bleus et passepoils blancs, tricornes sur la tête... On devine encore le reflet des bougies dans les glaces et sur les frises de vigne, les fleurs de bronze que Gouthière a semées sur les cheminées, le long des chambranles, autour des espagnolettes.

L'Empereur d'Autriche, sans souci des colères de Marie-Antoinette s'attardait dans le pavillon, et badinait avec M^{me} du Barry... Enfin il s'en revint à Versailles, fort content de sa bonne rencontre, et donnant même quelques éloges à la belle recluse, ajoute la *Correspondance secrète*.

Quand Voltaire vint à Paris en février 1778, M^{me} du Barry fut parmi les premières visiteuses. L'illustre vieillard, qu'elle comptait parmi ses amis fidèles, souffrait de se présenter devant une aussi jolie femme dans le négligé d'un homme malade, incapable de supporter les apprêts de la toilette. Enfin il céda aux sollicitations de sa belle amie, et par ses galants propos s'efforça de faire oublier le poids des

ans et la décrépitude du corps... Brissot, le futur conventionnel, rapporte à propos de cette visite une anecdote amusante : « J'étais presque parvenu à l'antichambre, écrit-il dans ses Mémoires, où il n'y avait pas moins de mouvement ce jour-là que la veille; j'entendis du bruit au dedans, la porte s'entr'ouvrit... Assailli par ma sotte timidité, je redescendis rapidement; mais, honteux de moi-même, je retournai sur mes pas. Une femme que le maître de maison venait de reconduire était au bas de l'escalier. Cette femme était belle et elle avait la physionomie aimable. Je n'hésitai pas à m'adresser à elle; je lui demandai si elle pensait que je pusse être introduit près de Voltaire, en lui apprenant ingénument quel était l'objet de ma visite. « M. de Voltaire n'a reçu presque personne aujourd'hui, me répondit-elle avec bonté; cependant, monsieur, c'est une grâce que je viens d'obtenir, et je ne doute pas que vous ne l'obteniez aussi. » Et comme si, à mon embarras, elle eut deviné ma timidité, elle appela elle-même le maître de la maison, qui n'avait pas encore fermé la porte sur lui. J'étais pris. Elle me laissa après avoir répondu à mes profondes salutations par un sourire plein de bienveillance et qui semblait me recommander... C'était M^{me} du Barry... ».

Au cours de l'été 1778, M^{me} du Barry, sentant l'opinion du monde lui devenir favorable, ouvrit sa maison aux voisins et aux amis. On vit alors fréquenter Louveciennes le prince et la princesse de Beauveau, M^{me} d'Ossun, fille de la comtesse de Grammont, le duc de Brissac « qui n'avait point abandonné M^{me} du Barry dans la disgrâce après l'avoir courtisée dans la fortune » et qui était son ami le plus intime, le comte d'Espinhal, et bien d'autres seigneurs, même parmi ceux qui jadis à Versailles répandaient sur son compte libelles injurieux ou insolents. Adolphe du Barry, jaloux de M. de Brissac, venait de quitter la France pour Spa avec sa femme et sa belle-sœur Sophie de Tournon. Le duc de Croy qui vint à Louveciennes vers cette époque résume l'opinion de la bonne compagnie : « Je la trouvais encore bien, écrit-il, parlant de M^{me} du Barry et affectant toujours un meilleur ton qu'on ne devait s'y attendre. Elle tenait un grand état avec peu de monde. Elle s'était si bien habituée à la dépense que cela lui paraissait tout simple. Je causai longtemps avec elle sur le balcon du feu Roi, et j'étais fort étonné de me trouver là avec elle, que je ne voulais pas regarder dans son brillant. Elle parla fort bien, et l'on ne se serait jamais douté de ce qu'elle avait d'abord été... » Ils devisèrent ensemble, évoquant des souvenirs de l'ancienne cour, devant cette vue étonnante,

qui enceint les tournants de la rivière et la machine qui de là-haut « paraissait un petit moulin »... M. de Brissac souvent emmenait à Paris la jeune femme : elle fréquentait quelques salons à la mode, se montrait à l'Opéra où elle avait sa loge, assistait même aux fêtes du Carnaval.

M. de Brissac gentilhomme accompli, de manières nobles et affables, grand, blond, avec de beaux yeux bleus, fort riche, fort amateur de beauté féminine, avait contracté avec la Comtesse du Barry une liaison bientôt connue à la Cour et à la Ville, malgré la tenue parfaitement décente et l'extrême discrétion des amants. Sur l'ottomane où jadis Louis XV allongeait ses membres alanguis, Louis Hercule Timoléon, duc de Brissac aimait à faire la sieste, dans le pavillon, et revoir en s'éveillant le spectacle d'une compagne gracieuse. M. de Brissac malgré l'âge, malgré la beauté de son amie, demeurait sensible au charme féminin, mais M^{me} du Barry sut lui inspirer un attachement durable et il s'ingéniait à lui plaire avec beaucoup de délicatesse et de générosité. Pour elle, jeune encore et sachant son pouvoir, elle gardait au vieux gentilhomme, malgré d'instinctives coquetteries, une affection solide et des sentiments de tendre reconnaissance. Sa raison l'inclinait vers M. de Brissac, mais son cœur n'était qu'assoupi.

Vers la fin de l'année 1778, M^{me} du Barry éprouva une grande douleur. Son neveu, Adolphe, fut tué en duel en Angleterre. Adolphe du Barry, amoureux de sa tante, par dépit, par jalousie, avait quitté la France pour tomber sous les coups d'un Irlandais, amant de sa femme. M^{me} du Barry ne put retenir ses larmes ; du fond de sa retraite, d'Aiguillon lui écrivait des phrases touchantes de consolation...

Ce fut quelques mois après ce déplorable événement que la Comtesse du Barry se lia plus intimement avec un voisin de campagne, le Comte Henry Seymour, qui habitait le petit château de Prunay, à mi-pente sur la colline qui domine la Seine... Le Comte Seymour avait cinquante ans, une belle figure ronde, des traits réguliers, le nez droit, le regard vif. D'origine anglaise, il appartenait à l'illustre famille de Somerset, qui tire d'ailleurs sa source d'une très ancienne famille normande, émigrée à la suite de Guillaume le Conquérant, la famille de Saint-Maur, dont le nom corrompu devint Seymour. Henry Seymour, neveu du duc de Somerset Edouard VIII, avait épousé en premières noces une anglaise qui lui donna deux filles, Caroline et Georgica. Devenu veuf, il s'était remarié en 1775 avec Louise, Comtesse de Ponthou de bonne famille normande. Peu de temps après il achetait le petit château de Prunay. Un fils vint aux époux en 1778.

Le château de Prunay n'était pas une résidence fort importante mais de la terrasse on jouissait d'une vue splendide sur la vallée de la Seine, depuis le pavillon de Ledoux, deviné dans les arbres à une demi-lieue à peine à vol d'oiseau, jusqu'au delà de la terrasse de Saint-Germain vers les coteaux de Carrières et d'Argenteuil. La maison avait deux étages : au rez-de-chaussée la salle à manger pleine de verres et de porcelaines, la salle de jeu, tables à jouer et chaises de paille, la bibliothèque aux sièges couverts en toile orange et les rayons garnis de livres, des estampes sur les murs; au premier étage chambres de maître et chambres de domestique. Offices, cuisines, remises, une bonne cave toujours remplie de caisses de vieux vins que Seymour savait goûter en amateur distingué, les serres, l'orangerie, qui seule subsiste encore de toutes les constructions de cette époque. Dans le parc, grottes et cascades suivant le mode du temps, jardin anglais, une déesse antique au centre d'une colonnade ajourée sur un fond de verdure. Le Comte de Seymour beau, distingué, populaire, ouvrait son parc le dimanche aux villageois de Louveciennes et dans les soirées douces d'été, les paysans venaient danser au clair de lune dans la salle de verdure...

La bonne dame de Louveciennes, le généreux gentilhomme de Prunay firent bientôt connaissance. Henry Seymour subit l'irrésistible attrait et M^{me} du Barry ne fut pas insensible aux hommages. Dans le courant de l'été 1779, visites, promenades se multiplient. Quelques billets, dont l'authenticité n'est pas discutable, nous donnent l'écho de ces doux entretiens et marquent les étapes de la conquête amoureuse.

« Je suis bien touchée, Monsieur, écrit M^{me} du Barry, de la cause qui me prive du plaisir de vous voir chez moi et je plains bien sincèrement Mademoiselle votre fille du mal qu'elle souffre; je juge que votre cœur est tout aussi malade qu'elle-même et je partage votre sensibilité; je ne puis que vous exhorter à prendre courage, puisque le médecin vous rassure sur le danger. Si la part que je prends pouvait être de quelque adoucissement pour vous, vous seriez moins agité.

« Mademoiselle du Barry est aussi sensible que moi pour tout ce qui vous touche, et me charge de vous en assurer de sa part.

« Notre voyage a été heureux; Cornichon ne vous oublie pas et parle sans cesse de vous; je suis charmé que le petit chien puisse distraire un instant Mademoiselle votre fille.

« Recevez, Monsieur, l'assurance des sentiments que je vous ai voués.

De Louveciennes, samedi à six heures.

C'est encore le stade des politesses de voisinage. Cornichon était un petit garçon de quatre à cinq ans, fils d'un jardinier de la propriété, que M^{me} du Barry emmenait en promenade et comblait de douceurs... Les semaines passent : aux témoignages d'amitié se joignent de troublantes coquetteries. M^{me} du Barry sent battre son cœur et Seymour est flatté de la conquête.

« On a dit depuis longtemps, écrit-elle encore, que les petits soins entretiennent l'amitié, et Monsieur Seymour doit être bien persuadé à quel point on est occupé à Louveciennes de tout ce qui lui peut plaire et convenir. Il paraît désirer avec beaucoup de chaleur une pièce de monnaie prodiguée fort mal à propos au mince jeu de loto; elle est du temps de Louis XIV. Monsieur Seymour est grand admirateur de ce siècle si fécond en merveilles; en voilà un diminutif que les dames de Louveciennes lui envoient. C'est avec plaisir qu'elles lui en font l'hommage. Elles s'en privent parce qu'elles savent bien que Monsieur Seymour sentira le prix du sacrifice et sera bien persuadé que les dames voudraient trouver des occasions plus essentielles à lui marquer leur amitié. Il n'y a point de nouvelles ici que celles du petit chien qui se porte bien et boit tout seul. »

Déjà l'on est aux tendres assauts; Seymour plus pressant et la du Barry langoureuse. Ils se laissent emporter l'un et l'autre par le désir, la passion. Pourtant à Louveciennes Brissac est toujours cher : l'on garde pour lui les marques d'une affection ancienne. Mais que vaut l'affection raisonnée quand parle le cœur, stimulé par la violence du désir. M^{me} du Barry, pour la première fois peut-être, connaît vraiment l'amour et les billets qu'elle écrit alors sont des cris superbes de passion.

« L'assurance de votre tendresse, mon tendre ami, fait le bonheur de ma vie. Croyez que mon cœur trouve ces deux jours bien longs et que s'il était en mon pouvoir de les abrégier, il n'aurait plus de peine. Je vous attends samedi avec toute l'impatience d'une âme entièrement à vous, et j'espère que vous ne désirerez rien. Adieu je suis à vous.

Ce jeudi à deux heures. »

Elle a cédé à la passion. Elle aime, elle est aimée... mais Seymour et Brissac s'observent et s'épient, furieux, jaloux, et soumis tous deux au caprice de cette femme qui ménage l'un et l'autre, l'objet de sa passion et l'homme qui a conquis une amitié tendre et réfléchie. Brissac n'entend point être sacrifié ni recevoir l'aumône d'un sourire, et Seymour est possédé d'une jalousie violente, tenace, qui empoisonne les plus belles heures d'amour.

« Mon cœur est tout à vous sans partage, proteste l'amante, et si j'ai manqué à ma promesse, mes doigts sont seuls coupables. J'ai été très incommodée depuis que vous m'avez quittée, et je vous assure que je n'avais de force que pour penser à vous... Adieu, mon tendre ami, je vous aime, je vous le répète, et je crois être heureuse. Je vous embrasse mille fois et suis à vous. Venez de bonne heure. »

A Seymour qui l'accuse elle écrit encore avec une tendresse qui n'est pas feinte, mais révèle la fatigue de son cœur devant le rôle pénible qu'elle veut tenir malgré tout :

« Vous n'aurez qu'un mot de moi et qui serait de reproche, si mon cœur pouvait vous en faire; je suis si fatiguée de quatre grandes lettres que je viens d'écrire, que je n'ai la force que de vous dire que je vous aime.. Demain je vous dirai ce qui m'a empêchée de vous donner de mes nouvelles, mais croyez, quoique vous en disiez, que vous serez le seul ami de mon cœur. Adieu, je n'ai pas la force de vous dire en davantage.

Vendredi à deux heures.... »

Les soupçons de Brissac se précisent, mais entre deux instants de bonheur elle peut encore soupirer :

« Mon Dieu, mon tendre ami, que les jours qui suivent ceux que j'ai le bonheur de passer avec vous sont tristes; et avec quelle joie je vois arriver le moment qui doit vous rapprocher de moi. »

Un jour dans le salon carré du pavillon, le regard vers Prunay dont on aperçoit les frondaisons et les pierres blanches, elle écrit, sur le parchemin que Zamor va porter à l'ami si proche et parfois si dur dans son orgueil blessé et qui ne veut pas comprendre la chaîne des obligations :

« Je n'irai point à Paris aujourd'hui, parce que la personne que je devais aller voir est venue mardi, comme vous veniez de partir. Sa visite m'a fort embarrassée, car je crois que vous en étiez l'objet. Adieu, je vous attends avec toute l'impatience d'un cœur tout à vous et qui, malgré vos injustices, sent bien qu'il ne peut être à d'autres. Je pense à vous, vous le dis et vous le répète, et n'ai d'autre regret que d'être privée de vous le dire à chaque instant.

De Louveciennes, à midi. »

Entre nos trois héros la vie chaque jour devenait plus difficile. Seymour eut-il un mouvement de révolte ou de lassitude, Brissac parvint-il à le persuader, nul ne saurait le dire, car les lettres de l'anglais, si elles existent, ne sont point parvenues à notre connaissance. La rupture fut brutale, le dernier rendez-vous déchirant pour l'amante

passionnée. M^{me} du Barry s'était donnée avec une ivresse amoureuse. Elle écrivit alors, l'âme désespérée, ce dernier billet :

« Il est inutile de vous parler de ma tendresse et de ma sensibilité, vous la connaissez. Mais ce que vous ne connaissez pas, ce sont mes peines.. Vous n'avez pas daigné me rassurer sur ce qui affecte mon âme; ainsi je crois que ma tranquillité et mon bonheur vous touchent peu; c'est avec regret que je vous en parle, mais c'est pour la dernière fois. Ma tête est bien; mon cœur souffre. Mais avec beaucoup d'attention et de courage, je parviendrai à le dompter; l'ouvrage est pénible et douloureux, mais il est nécessaire, c'est le dernier sacrifice qu'il me reste à faire; mon cœur lui a fait tous les autres, c'est à ma raison à lui faire celui-ci. Adieu, croyez que vous seul occuperez mon cœur.

Ce mercredi à minuit. »

Ainsi finit l'aventure. M. de Brissac avait vaincu. Et M^{me} du Barry, le cœur brisé, vit s'éloigner celui qui fut peut-être la seule passion de sa vie. Mais M. de Brissac était trop bon psychologue pour ne point deviner la nécessité d'un voyage et de l'oubli... Le duc emmena donc sa belle amie dans ses terres de Normandie, et ne douta point que les fêtes et les nouveautés du spectacle, la nature, les jeux, l'hommage des hommes, la mobilité même de l'esprit féminin ne parvinssent à faire oublier le voisin de campagne. A Bayeux, le régiment de Condé, commandé par du Barry d'Hargicourt organise des grandes fêtes militaires auxquelles toute la province veut assister. Petite guerre dans la campagne, puis grand bal offert par les officiers, et partout triomphe la beauté de M^{me} du Barry... Mais a-t-elle oublié... ?

M^{me} du Barry revint à Louveciennes, Henry Seymour demeura dans sa maison de Prunay. Ils ne se voyaient plus et se saluaient avec cérémonie si le hasard les faisait se rencontrer dans la campagne... Les semaines, les mois, les années lentement s'écoulaient : la monarchie française était proche de la chute. Mais à Louveciennes, M^{me} du Barry, réconciliée avec la Cour, recevait ses amis, insouciante de l'orage. M. de Breteuil fut bientôt assidu. Il possédait une belle maison à Saint-Cloud où M^{me} du Barry vint à diverses reprises lui rendre ses visites :

« J'envoie savoir, Madame la Comtesse, lui écrit-il un jour, si vous voulez me donner aujourd'hui à dîner. J'aurai autant de plaisir à passer la journée avec vous que j'en ai à vous assurer de tous les sentiments de mon amitié. »

Le marquis d'Armaillé lui adresse ces lignes charmantes :

« Si vous aviez besoin d'un chevalier, Madame la Comtesse, je serais bien le vôtre. Je connaissais jusqu'à hier une partie de vos qualités aimables; vous

m'avez mis à même de juger du plaisir que vous avez à obliger. C'est beaucoup, Madame la Comtesse, d'être jolie, aimable, et essentielle, oui essentielle. Je n'ai besoin de vous dire que je ne quitte jamais Luciennes sans regret; on ne commande pas à son cœur... Je fais des vœux pour que le Roi n'enlève point M. de Calonne au bien de ses affaires et qu'il aille à Cherbourg sans lui. D'ici à ce moment là, j'aurai sûrement le plaisir de vous voir, car n'eussè-je que quatre heures de libres dans la journée, j'en passerais une avec vous. On voudrait, Madame la Comtesse, y passer sa vie, au risque même de ce dont je vous parlais hier. Vous êtes bien faite pour faire exception : vous connaître et vous demeurer attaché sont synonymes. Agréez avec certitude, Madame la Comtesse, l'assurance de ma reconnaissance et de mon attachement.

Paris, le 12 juin 1786. »

Nous mourrions d'envie de connaître la fameuse M^{me} du Barry, raconte en ses mémoires Dufort de Cheverny. « Elle demeurait à sa belle maison de Luciennes... Nous nous rendîmes donc en petit comité. Il gelait à pierre fendre; elle arriva en carrosse à six chevaux et entra avec aisance et noblesse. Elle était grande, extrêmement bien faite, et c'était une très jolie femme de toutes les manières... Elle fit les frais de la conversation et nous parla de Luciennes. Nous savions que c'était un endroit délicieux tant pour le luxe et la magnificence que pour le goût... Son joli visage était un peu échauffé, elle nous dit qu'elle prenait un bain froid tous les jours. Elle nous fit voir que sous une longue pelisse, elle n'avait que sa chemise et un manteau de lit très léger. Elle portait tout avec une si grande magnificence, reste de son ancienne splendeur, que je n'ai jamais vu de batiste plus belle... Le dîner fut charmant... »

M^{me} Vigée-Lebrun qui goûtait les charmes de Marly vint faire le portrait de la châtelaine, que Brissac lui avait commandé. Elle s'efforçait de reproduire sur la toile ce visage encore charmant, les traits réguliers et gracieux, les cheveux cendrés et bouclés comme ceux d'un enfant... M. de Monville, homme aimable et très élégant, accourait de son Désert de Retz pour assister aux séances. Un jour même parurent les envoyés de Tippto-Saib, sultan de Mysore, qui portaient en grande pompe les présents de leur maître à la belle favorite, dont la renommée avait gagné les Indes.

Puis Richelieu, d'Aiguillon étaient morts... L'avenir s'assombrissait chaque jour... Brissac s'occupait de ses soldats, de la politique et s'étonnait qu'on l'eut écarté de la présidence de l'assemblée provinciale d'Anjou... M^{me} Vigée-Lebrun revint encore à Louveciennes, mais aux bruits de la machine se mêlèrent bientôt les canonnades à l'infini...

L'aube révolutionnaire se levait sur la France... On connaît trop le destin tragique de nos héros. M^{me} Vigée-Lebrun s'enfuit sur les routes de l'étranger, M^{me} du Barry, malgré son tourment, répandait dans tout le canton des charités immenses, et Brissac, le malheureux Brissac victime désignée aux fureurs de la populace, tombait sous les coups des sauvages assassins de Versailles... Alors l'une de ces brutes, ivre d'alcool, coupa la tête, vint à Louveciennes et, dit-on, l'envoya rouler de l'autre côté de la grille dans le parc de M^{me} du Barry...

Fut-ce la peur, l'horreur du crime, peu de temps après, Henry Seymour retournait en Angleterre. Ses biens furent mis sous séquestre, les meubles, les vins vendus à vil prix, le château de Prunay à l'abandon tandis qu'après l'arrestation et le meurtre de la du Barry, une bande sinistre mettait au pillage les trésors d'art de Louveciennes. La population terrorisée n'osait élever sa voix en faveur de ses bienfaiteurs. Le lamentable dossier des séquestres ne porte que la trace d'adjudications dérisoires... et le papier jauni sur lequel le gardien réclame une indemnité pour la nourriture du chien; la feuille traîna de bureau en bureau, soigneusement apostillée par tous les fonctionnaires du district, tandis que le Maître en exil évoquait en frissonnant la fin tragique et les cris de douleur de celle qui l'avait un moment aimé avec passion. Henry Seymour n'a jamais revu son domaine de Prunay. Le 1^{er} nivôse de l'an X Bonaparte rayait le nom, inscrit au reste à tort sur la liste des émigrés, le préfet ordonnait la levée du séquestre, et Seymour pouvait rentrer en France et reprendre son bien... Henry Seymour était mort, laissant à son fils la campagne d'Ile de France d'où l'on apercevait les pierres blanches du pavillon de Louveciennes.

JEAN-PAUL PALEWSKI.

BIBLIOGRAPHIE

VATEL, *Histoire de M^{me} du Barry*, Versailles, 1882, 3 v.; — FROMAGEOT, *M^{me} du Barry de 1791 à 1793*, Versailles, 1909; — SAINT-ANDRÉ, *M^{me} du Barry*, Paris, 1909; — G. LENOTRE, *Vieilles maisons, vieux papiers*, 2^e série; — PICHON, *Note sur l'inventaire du mobilier de M^{me} du Barry*, Paris, 1872; — AUSCHER, *Les sculpteurs et les peintres de M^{me} du Barry*; — Marquis DE BELLEVAL, *Souvenirs d'un cheval-léger*; — DUFORT DE CHEVERNY, *Mémoires*, Paris, 1886; — DARD, *Le Général Choderlos de Laclos* (p. 493, portrait de M^{me} du Barry); — M^{me} VIGÉE-LEBRUN, *Souvenirs*; — *Archives de Seine-et-Oise*, Château du Bas-Prunay, dossier de séquestre, etc.